

Texte déposé à la S.A.C.D. le jeudi 4 mai 2000

« VICTOR LE MAGNIFIQUE »

("UNE FORCE QUI VA")

Chronique dramatique versifiée
en douze tableaux

Gilles Magréau
Vierzon, décembre 1999/ avril 2000

DÉDICACE

Écrire sur Victor Hugo,
Quel beau péché d'orgueil, quel énorme défi !
Parler de ce maître du mot,
C'est voir par son regard ce qu'il a vu et dit.
Au vrai, quelle folle ambition.
Quand je me suis trouvé confronté à moi-même,
Je me suis posé la question
De pouvoir emmener ce pari à son terme.
Puis survint une volonté
Farouche, souveraine, indomptable en tous points.
Cet ouvrage est dédié
À cette volonté qui sut, tous les matins,
Me river à mon écritoire.
Jean Valjean de la plume, en écrivain forçat
Halluciné par son histoire
Dont le nom sonne clair : "une force qui va."

G.M.
10/04/2000

SOMMAIRE

PROLOGUE	P. 4	V. Hugo	1882
LÉOPOLDINE	P. 7	V. Hugo / Adèle	1824
CROMWELL	P. 17	V. Hugo / Sainte-Beuve	1827
HERNANI	P. 29	V. Hugo / Imprimeur / Adèle	1830
SAINTE-BEUVE	P. 40	V. Hugo / Adèle / Sainte-Beuve	1832
JULIETTE DROUET	P. 54	V. Hugo / Juliette	1833
FONCTION DU POÈTE	P. 62	V. Hugo	1840

ENTRACTE

CAUTERETS	P. 66	V. Hugo / Juliette	1843
LÉONIE BIARD	P. 76	V. Hugo / Juliette	1845
AU PARLEMENT	P. 87	V. Hugo / Sainte-Beuve	1851
JERSEY	P. 97	V. Hugo / Juliette	1852
GUERNESEY	P. 107	V. Hugo / Adèle	1856
FIN D'EXIL	P. 117	V. Hugo / Hetzel	1870
ÉPILOGUE	P. 132	V. Hugo	1885

PERSONNAGES

- Victor Hugo
- Adèle / Juliette
- Imprimeur / Sainte-Beuve / Hetzel

ÉLÉMENTS SCÉNOGRAPHIQUES

Sur fond de rideaux noirs, on mettra en valeur les meubles essentiels à la vie de VICTOR HUGO : un lit, un berceau, une table, un écritoire, une tribune.

PROLOGUE

1882

Victor Hugo

Victor Hugo

J'aurai donc tout perdu, en voulant tout avoir.
Mon dernier compagnon se nomme désespoir :
J'ai enterré ma femme, j'ai perdu ma fille
Noyée au loin de moi. Puis toute ma famille
5 A rejoint les Enfers, là où Charon prend soin
De garder mes deux fils. Mon autre fille est loin,
Murée en sa folie...J'ai traversé la vie
Comme on passe la mer. Et mon âme ravie
D'écrivain renommé, de député proscrit,
10 Se contemple elle-même en tout ce que j'écris.
Quatre-vingts ans, demain. Je redoute la fête
Qu'on offrira tantôt au romancier poète.
Il faudra discourir, demeurer digne et beau.
En mille huit cent deux, je n'étais qu'un marmot
15 Geignard et vagissant dans les bras de ma mère.
Le général Hugo fut un père sévère,
Souvent absent, toujours pressé, trop tôt parti,
Laisant sa femme seule à surveiller le nid
D'où je pris mon envol à force de lecture,
20 D'amour des mots, vite conquis par l'écriture.
Ce vertige enivrant du feuillet à remplir,
Balzac le redoutait, jusqu'à s'en évanouir ;
Puis héroïquement il attaquait sa page,
Raturait, reprenait, polissait son ouvrage.

25 Honoré, vieux complice trop tôt disparu,
Ami fidèle et sûr, le soir où tu mourus,
Jusqu'au petit matin j'ai sangloté de rage,
N'acceptant pas de Dieu qu'il te fît cet outrage.
Ta « Comédie Humaine », insigne monument
30 De littérature, existe éternellement.
Je te vois immortel, mon vieux pisse-copie
Comme te surnommait tendrement ton amie,
Ta trop tardive épouse, fille de l'hiver,
Qui sut si fort te mettre le cœur à l'envers.
35 Voilà tantôt trente ans que tu quittas la scène,
Frère, trente ans déjà. Mon âme est à la peine
Au souvenir de ta crinière de lion
Que Rodin sculpterait, en parfait trublion
Superbe et généreux, fidèle à ton image
40 D'ogre de l'écriture. Salut mon roi-mage !
Je contemple le siècle et je t'y vois debout,
Rayonnant au sommet de ce cénacle où nous
Nous retrouvions, au nom du romantisme,
L'esprit en feu, grands pourfendeurs du conformisme.
45 Ce soir, je suis tout seul. Un lugubre vieillard
Qui guette vainement son propre corbillard.
Le dix-neuvième siècle approche de son terme.
Mon corps n'est plus si leste et mon cœur bien moins ferme.
J'erre, tel un fantôme, en ce logis trop grand,
50 Redevenant le nain qui fut un jour géant.

PREMIER TABLEAU

LÉOPOLDINE
1824

Victor Hugo/Adèle

Victor Hugo

Dieu s'est agenouillé. Il nous a fait l'offrande
Inestimable, fabuleuse, la plus grande,
La plus belle qui soit : un trésor, une enfant
Qui repose au berceau lorsque la nuit descend.
55 Sous son souffle incertain, sa narine palpite
Et son cœur hésitant tout doucement s'agite.
Ô ce regard profond, déjà aimant, et ce velours
De peau, nimbé de porcelaine à contre-jour.
Ma fille, ma douceur, c'est toi mon seul chef-d'œuvre.
60 L'existence est superbe, tu en es la preuve,
Léopoldine, ton doux prénom chante clair,
C'est mon plus beau poème. À l'instar de l'éclair
Il va illuminer de bonheur notre vie.
Ton père est rayonnant, et ta mère est ravie.
65 Il n'est pas loin le temps où ta petite voix
Égailera mon bureau. Tu en auras le droit.

Je t'apprendrai les noms gravés sur les images,
T'enseignerai la vie en te tournant les pages
Du grand livre du monde où le bébé devient,
70 Peu à peu, une femme acceptant son destin.
Vois, j'ai vingt-deux ans. Je suis un jeune père
Qui rêve d'un destin magnifique et prospère
Pour sa première fille, le sang de mon sang.
C'est mon éternité qui est là, reposant

75 Dans sa couche où nul bruit incongru ne dérange
Le sommeil apaisé de mon cher petit ange.
J'imagine pour toi le plus bel avenir.
Ô ma Léopoldine, apprends à devenir
La prêtresse des mots, vestale de la rime
80 Dont les vers sans pareils ont un pouvoir sublime,
À moins que tu ne sois monument de savoir,
En qui l'humanité trouverait un espoir
Contre l'épidémie, ou mieux, contre la rage,
Cette calamité qui fait si bien outrage
85 Aux enfants, aux vieillards, tout indistinctement.
Quel célèbre écrivain se dira ton amant ?
Quel jeune homme connu, au printemps de ton âge,
Viendra se présenter, crânement, sans ambages,
Pour t'enlever aux tiens en obtenant ta main,
90 Au nom de votre amour, au prix de mon chagrin.

Adèle (Entrant)

Qui parle de chagrin en ce matin de liesse ?
Léopoldine exercera son droit d'aînesse
Au nom de Léopold, notre fils premier né,
Qui naquit l'an passé en plein mois de juillet
95 Et mourut dans nos bras, d'un coup, le neuf octobre.

En ce funeste jour, Dieu nous couvrait d'opprobre,
Mais il s'est racheté. Voyant notre douleur,
Sa pitié mit un terme à cet affreux malheur,
Il a délibéré : de nouveau, je suis mère.
100 Avant peu, je le sens, je t'offrirai un frère,
Puis un autre peut-être, enfin, nous verrons bien.
Ma fille, mon enfant au regard cristallin,
Mon petit cœur d'amour, qui ressemble à son père.
Nous saurons t'éviter la faim et la misère,
105 Le doute, les sanglots, l'angoisse de la nuit,
La peur du lendemain....

Victor Hugo

Adèle, t'ai-je dit
Quel bonheur est le mien à découvrir ma fille ?
Vois, elle ouvre les yeux, je l'entends qui babille.

Adèle

Ton imagination me surprendra toujours !
110 Tu l'entends babiller ! Elle n'a que huit jours.
Je te promets Victor, qu'elle sera précoce.
Elle aura tes talents, cette petite gosse,
J'y veillerai moi-même. Mais auparavant,

Tire donc les rideaux, et redresse l'auvent.
115 Respecte le sommeil de ta future artiste.

Victor Hugo

Tu commences déjà les premiers tours de piste
Du grand cirque du monde. J'ai confiance en toi !
On naît, on disparaît. On ne vit qu'une fois.

Adèle

Ton imprimeur est passé : « Les Nouvelles Odes, »
120 Dit-il, se vendent bien. Le public suit les modes
Qui lui font dévorer les jeunes écrivains.
Louis dix-huit, en personne , a loué tes quatrains
Lors de la réception qu'il a donnée au Louvre.
« Un talent prometteur, et dans lequel on trouve
125 Un souffle littéraire élégant, aérien,
Qui sera digne, un jour, d'être académicien ».
Ce sont ses propres mots....

Victor Hugo

Propos de circonstances !

Le roi aime célébrer les intelligences
Poétiques. Il gratifie les auteurs nouveaux,
130 Et se plaît à aider les fertiles cerveaux.

Adèle

Ton écrivain de père aura son jour de gloire,
Mon joli bébé, il entrera dans l'histoire
Tu en seras fière. Et selon la rumeur,
Il serait proposé pour la légion d'honneur !

Victor Hugo

135 Qui t'a conté cela ?

Adèle

C'est Charles Sainte-Beuve !
Il le tient du grand chancelier. C'est une preuve !

Victor Hugo

Le mot est mal choisi ! Juste un bruit de couloir.
Si le souffle persiste, j'aurai bon espoir !

Adèle

Ton inflexible volonté me stupéfie....

Victor Hugo

140 Elle fut forgée aux accidents de la vie.
Rien ne me fut acquis d'avance, tu le sais.
Quand je repense à mon enfance, je luttais
Avec mes deux frères pour conquérir ma mère.
Puis j'ai beaucoup souffert du départ de mon père.
145 Enfin, je m'en souviens toujours, quand j'ai choisi
De servir la littérature : « un poète maudit,
Tel sera ton destin ! », s'écria la famille.
Mais j'ai tenu bon, sur la tête de ma fille
Je te jure que j'ai lutté...

Adèle

Je le sais bien.
150 Avec « Je veux être Chateaubriand ou rien »
Tu exprimais déjà, à quinze ans, ton envie
De vivre de ton art. Et quand l'Académie
Des Jeux Floraux, trois ans plus tard, te couronna,
Tu devais être fier lorsqu'on te publia.

Victor Hugo

155 Les faits m'avaient donné raison. La maxime
D'airain qui me guide et m'anime
Est fort simple. La voici : « Vouloir, c'est pouvoir ».
Même au fond de l'abîme je garde l'espoir
De triompher un jour, contre vents et marées,
160 Et tant pis si cela doit prendre des années.
Repense à notre mariage....

Adèle

Il fut très beau.
Même s'il fut avant à deux doigts du tombeau.
Ta mère s'opposa, fermement, sans nuance
À célébrer l'union de deux amis d'enfance.
165 Quand tu passais me voir, secrètement, à Dreux
Où j'étais en exil, tu étais malheureux
Mais si déterminé. Je reprenais courage
Et je me persuadais que nous étions en âge
De nous unir enfin...

Victor Hugo

Or, dans le même temps

170 Le conflit avec Georges devenait pesant.
Mon frère était jaloux, au bord de la démence
Dans laquelle il sombra, bientôt, avec violence,
Juste après notre union.

Adèle

Tu as raison Victor,

Nous avons dû nous battre. Et ta mère a eu tort
175 De vouloir empêcher cet hymen magnifique.
Enfin, je te l'accorde ! Cela fut épique.

Victor Hugo

Oublions le passé : Je dis « vive aujourd'hui ».
Nous sommes mariés, nous voici établis.
En ce logis coquet, grâce à l'ombre propice
180 Un grand lit nous attend. Offrons un sacrifice
À Cupidon, tu veux ? Tout proches d'un berceau
Il nous pardonnera....

Adèle

Chéri, ne sois pas sot
Je relève de couches....

Victor Hugo

Oh, le coquin prétexte...
Juste un tendre baiser, puis je retourne au texte
185 Où je vais saluer, en termes bien choisis
Notre Léopoldine....

Adèle

Quand tu vois un lit
Tu ne peux t'empêcher....

Victor Hugo

De voir naître l'envie
Irrépressible en moi d'y perpétuer la vie.

(Ils tombent sur le lit en s'embrassant)

DEUXIÈME TABLEAU

CROMWELL
1827

Victor Hugo/Sainte-Beuve

Victor Hugo

Je suis ivre de vin, et de ma réussite.
190 Sans vouloir te cacher que cet état m'excite
Autant que notre ami Théophile Gautier...

Sainte-Beuve

Je t'ai rarement vu aussi primesautier.
Ta gaieté me ravit.

Victor Hugo

Notre amitié naissante
Trouvera les moyens d'être forte et puissante.
195 Mon cher Charles, vois-tu, cette fin de souper
Nous offre l'occasion de pouvoir discuter.
L'alcool donne à l'esprit une curieuse brise
Qui gonfle nos cerveaux, et ainsi favorise
La joute oratoire.

Sainte-Beuve

À ce jeu, tu nous bats
200 Sans conteste. Tout-à-l'heure, Alexandre Dumas
S'est rangé à ton avis. Or sa résistance
Est légendaire, à l'image de sa conscience.

Victor Hugo

Dumas est un chaudron énorme et bouillonnant
Où mitonne un talent étonnamment vivant,
205 Truculent, inventif, sans bride, sans limite,
Mais trop enclin au remplissage, à la redite.
Il en a convenu.

Sainte-Beuve

Ce ne fut pas sans mal.

Victor Hugo

J'ai eu quelque mérite à dompter l'animal.

(Ils boivent)

J'ai mis le point final, ce soir, à ma préface.
210 Mon propos sur le drame y trône en bonne place.
Suis-je un théoricien ? Sans trop de prétention,
Je pense cependant en avoir l'ambition.
On est au quart du siècle, il est temps que je parle.
Au théâtre le cœur survit à fond de cale
215 Depuis Voltaire, au moins. Le décès de Capet,
Puis la Révolution n'ont rien fait évoluer.
Quant à Napoléon, il avait mieux à faire.
Le talent de Talma, pourtant, savait lui plaire.
Le théâtre rendait Bonaparte méfiant,
220 Pour lui le drame était un discours lénifiant,
Convenu, sans intérêt, classique, futile,
On pourrait ajouter insipide, inutile.
Cet esprit peu commun se trompait lourdement.
Il nous faut réagir, ici et maintenant.
225 Préface de Cromwell, tombeau du classicisme,
Ce drame marquera l'essor du romantisme.
On le dit injouable ? Ayons foi en l'acteur.
La scène jugera, c'est affaire de cœur.

Sainte-Beuve

En matière de vin, là aussi, sois prolix !
230 Le niveau de ma coupe est trop bassement fixe...

Victor Hugo (remplit les verres)

C'est entendu : quatre actes pour cinq mille vers :
La démesure est l'un de mes petits travers.
Mais si jamais "Cromwell" est monté au théâtre,
Je ne donnerai pas des verges pour me battre
235 Aux censeurs avachis, aux critiques obtus.
Je saurai l'émonder, comme on rase un talus,
J'embellirai...

Sainte-Beuve

Quoi ? Tu deviendrais raisonnable ?
Qui croirait un instant à cette auguste fable ?
Tu nous fis la lecture, au mois de février,
240 À Vigny et à moi, souviens-toi, chez Nodier.
Nous étions subjugués. Ton œuvre est magnifique.
Cromwell est un héros pervers, énigmatique,
Dont tu as respecté et la lettre et l'esprit,

Mais c'est trop long, Victor. Vigny te l'avait dit.
245 Cela étant, tes vers ont la beauté du marbre,
Et passent aisément du cocasse au macabre.
Quel est ton sentiment sur le rôle du vers ?

Victor Hugo

Au théâtre, il est chez lui. C'est son univers.
Un exemple trivial chatouille mon oreille :
250 Le vin n'est-il plus vin quand il est en bouteille ?
Considérant le drame, cet art sans égal,
Nous voudrions un vers qui soit libre et loyal,
Osant tout exprimer sans nulle pruderie,
Criant de naturel et sans hypocrisie.
255 On peut tout évoquer au milieu d'un plateau :
Le crime et la passion, le difforme et le beau,
Le vulgaire et le noble, à l'image de l'homme,
Si divers dans ses goûts, prompt à évoluer comme
Il change dans la vie. Osons tout illustrer !
260 Parlons des travers humains, en sachant montrer
Que la règle des trois unités est ancienne
Et n'a plus cours sur nos tréteaux. Cette antienne
Des classiques devient sans objet. Changeons-là.
Cette nouvelle règle, en deux mots, la voilà :

265 L'unité est globale dans l'action, diverse
Dans le temps, multiple dans le lieu où s'exerce
Le propos de l'auteur dramatique. On me dit :
"Respectez la césure. Il faut des vers polis !"
Le vers est la forme optique de la pensée,
270 Chez Molière; et sa verve est diablement rusée.
Molière est un génie, ainsi que Beaumarchais.
Leurs écrits ont du sens, en bien des points parfaits.

Sainte-Beuve

Le grand Will, à tes yeux, serait comme Corneille :
Qu'importe le sujet, son talent fait merveille...

Victor Hugo

275 Tu lis dans mon esprit. Tous les deux, en leur temps,
Ont su porter le drame à son point culminant.
Tu devines pourquoi ? Le mélange des styles !
Voilà le grand secret.

Sainte-Beuve

À toutes fins utiles,
Avant de m'expliquer, remplis mon gobelet,
280 Sa vacuité m'étreint, j'en suis épouvanté.
Crois-tu que nous allons finir cette bouteille ?
Quel est ce vin, dis-moi ?

Victor Hugo

Ce doux jus de la treille
Est un vin de Vouvray, découvert par Balzac.
Quand il se rend là-bas, il m'en ramène un sac
285 Englouti en un soir par la noble assemblée
Qui somnole au fumoir, satisfaite et gavée.

Sainte-Beuve

Des vapeurs de brouillard m'envahissent l'esprit...
Je ne me souviens plus de ce que tu m'as dit.

Victor Hugo

L'ivresse est plus qu'un art, l'ivresse est une science
290 Grâce à laquelle on peut dire tout ce qu'on pense.

Sainte-Beuve

Ta profondeur d'esprit me surprend chaque fois.
Le plus ivre des deux, j'ai peur que ce soit moi...
Tu parlais à l'instant des auteurs dramatiques
Au talent reconnu, dont les accents lyriques
295 Trouvent grâce à tes yeux....

Victor Hugo

La question n'est pas là !
Suis mon raisonnement. D'accord ? Tu comprendras,
C'est enfantin, mon cher. Evoquer le lyrisme,
Revient à ne citer qu'un élément du prisme
Complexe où se forge le drame, tu m'entends ?

Sainte-Beuve

300 Ne parle pas si fort...

Victor Hugo

Les autres éléments

Se trouvent, par paliers, du grotesque au sublime.
C'est sur cette gamme qu'on cisèle la rime
De la modernité....

Sainte-Beuve

Tu tires la leçon
De tes célèbres devanciers, à ta façon.

Victor Hugo

305 Gardons-nous, toutefois, de céder au pastiche.
Ne les imitons pas. Car, à ce jeu, on triche.
Respectons, au contraire, notre inspiration
Et développons-là en toute correction
De la langue française. Affirmons ce mérite
310 Du respect de la grammaire, qui change vite,
Ne l'oublions jamais. Lorsque le corps grandit,
Quoi de plus naturel, l'habit grandit aussi.
Le français d'aujourd'hui, celui du dix-septième
Ont peu de points communs. Les mots du dix-neuvième

315 Témoignent de leur temps. La langue est une mer,
Dont le flux va et vient, en mouvements divers.
Tirons-en la leçon, et sachons nous soumettre
À cette évolution, sous peine de nous mettre
À écrire une langue morte. Un dernier mot :
320 Si le poète ne recherche que le beau,
Il ne sert pas son art. Tout au plus il rédige,
Et prive le lecteur de ce noble vertige
Unique, irremplaçable, émanant de l'esprit.
Le talent de l'auteur n'existe qu'à ce prix.
325 Tu peux te réveiller !

Sainte-Beuve

Les yeux fermés, je pense
Mieux, vois tu ?

Victor Hugo

C'est très clair, ta conscience
Est toujours en éveil quand ton corps s'engourdit.

Sainte-Beuve

C'est tout-à-fait cela. Je n'aurais pas mieux dit.

Victor Hugo

330 C'est l'une des vertus qu'on prête à ce breuvage,
Il nous ouvre l'esprit !

Sainte-Beuve

Quelle audacieuse image !

(Il vident leurs verres, se relèvent péniblement)

Victor Hugo

Retournons nous mêler à la conversation.

Sainte-Beuve

Je suivrai en silence votre discussion.

(Ils sortent à pas hésitants....)

TROISIÈME TABLEAU

HERNANI
1830

Victor Hugo/Imprimeur/Adèle

Imprimeur

Monsieur Victor Hugo ? On me dit que c'est vous.
Veillez me pardonner, je n'ai pas rendez-vous.
335 Le temps est contre moi, chaque minute compte.
Serait-ce exagéré de verser un acompte ?

Victor Hugo

Un acompte sur quoi ? Qui êtes-vous Monsieur ?
Vous êtes au théâtre. Autant dire en un lieu...

Imprimeur

Où il est mal séant de traiter une affaire ?
340 "Hernani" est, je crois, une mine aurifère
Dont vous êtes, Monsieur, le génial auteur.
Permettez que j'en sois, s'il vous plaît, l'imprimeur.

Victor Hugo

Nous sommes à l'entracte, attendez donc la suite.

Imprimeur

Je ne suis ni retors, ni fourbe, ni jésuite.
345 Dans deux actes, Monsieur, le prix s'envolera,
Je signe maintenant, ou jamais. Topez- là !
À six mille francs-or, je commence l'enchère.
Cette proposition aurait l'heur de vous plaire ?

Victor Hugo

Raisonnons. Il nous faudrait du papier timbré.
350 Ne bougez pas, mon cher, je cours en acheter
En face du théâtre, au tabac, sur la place.
Six mille, dites vous ? À dix mille, ça passe !

Imprimeur

Ah ça, vous m'étranglez ! À ce prix... quel bonheur.
Voici votre contrat : je suis votre imprimeur.

Victor Hugo

355 L'auteur a-t-il le choix ? Si je cède mon drame,
J'aurai le sentiment de vous vendre mon âme...

Imprimeur

Monsieur Victor Hugo, ce soir vous triomphez.
"Hernani" est un monument. Vous en doutez ?
Écoutez, la salle est une énorme bouilloire
360 Dont chaque exclamation ajoute à votre gloire.
Permettez-moi, vous n'êtes plus un simple auteur.
Vous êtes devenu le pape, le penseur
Du Romantisme. Que dis-je ! Votre préface
De Cromwell était un pur joyau qui efface
365 Tous les galimatias de cerveaux enfiévrés...

Victor Hugo

Pour un Imprimeur, mon cher, vous savez parler !
Demeurez. À l'instant je sors et me procure
Le papier timbré requis pour la signature.
J'ai quitté mon logis n'ayant pas sou vaillant,
370 J'y reviens opulent, fort d'un succès brillant.
Oublierai-je jamais cette nuit formidable,
Qui me voit repartir fortuné, vénérable.
Écrire est ma besogne, et je n'ai pas le choix,
Agréable et nécessaire tout à la fois.
375 Mes mots sont à l'encan pour nourrir ma famille,
Qui compte une femme, deux garçons, une fille.

Lamartine a l'argent, Chateaubriand son bien,
Moi je n'ai que ma plume, c'est-à-dire rien.
Je suis comme Balzac , je rédige pour vivre.

Imprimeur

380 C'est bien pourquoi, Monsieur, j'accepte de vous suivre.
Écrivez ! Je serai le maillon financier,
Celui qui vous fera connaître et apprécier
Du public exigeant de la littérature.
Ecrivez donc. Laissez parler votre nature,
385 Vos dons, votre esprit créatif, votre talent
Pour le drame, la poésie ou le roman,
Tout en vous me séduit, me rassure, m'inspire.
J'ai confiance en vous. Ne pensez qu'à écrire.
La feuille de papier, c'est votre champ d'honneur !
390 L'encre est votre canon, votre plume un sapeur
Qui sait virevolter au cœur de la bataille
Pour survivre, en narguant le feu de la mitraille.

Victor Hugo

Votre propos, Monsieur, est le plus beau cordial
Qu'on m'ait jamais fait boire. Il est impérial.

395 Mon père, cher ami, fut général d'Empire.
Soldat fort acceptable, mais un triste sire,
Disait-on, comme père ou même comme époux.
Votre martiale comparaison, savez-vous,
L'aurait intéressé. Je sens naître une larme
400 D'émotion non feinte. Je cède à votre charme.
Me voici votre auteur et vous prends pour banquier.

Imprimeur

C'est un autre métier, que celui d'usurier.
J'achète et je revends. C'est ça, faire commerce.
Le banquier vous vendrait un full pour une tierce;
405 Je ne suis qu'imprimeur ! Comme vous y allez !

Victor Hugo

Désolé. Je ne voulais pas vous offenser.

Imprimeur

L'imprimeur, volontiers, à son auteur, pardonne.
Vous êtes excessif, et ce défaut vous donne
Un attrait séduisant dont je me sens captif.

410 Mais revenons à notre propos primitif.
Votre papier timbré cruellement nous manque,
Allez vous en munir. Je vais faire la banque !.
Nous avons dit dix mille ?

Victor Hugo

Attendez un instant.
Je traverse la place et reviens en courant.
(Il sort)

Imprimeur

415 Retrouvons-nous ici. Nous signerons ce pacte,
Avant de savourer "notre" quatrième acte.

(Il va pour sortir quand Adèle entre)

Adèle

Pardonnez-moi, Monsieur, je cherche mon mari.
On vient de m'indiquer qu'on l'avait vu ici.

Imprimeur

Madame, mes respects.

Adèle

Avez-vous vu un homme
420 Éléphant, vêtu d'un gilet rouge ?

Imprimeur

Il se nomme ?

Adèle

Victor Hugo. L'auteur du drame dont les vers
Sèment le pugilat. Les classiques amers
Vont en venir aux mains avec les romantiques;
Tout cela va finir, Monsieur, à coups de triques !
425 Oh ! Je vais m'évanouir...

Imprimeur

Madame, surtout pas !
Monsieur Hugo revient. Il est à quelques pas !

Votre auteur de mari vient de céder sa pièce
À votre serviteur. Imaginez ma liesse !
Cette œuvre fera date, j'en prends le pari.
430 Sentez-vous le succès dans ce charivari ?

Victor Hugo (entrant)

Adèle! Quel visage !!! Tu es toute blême...

Adèle

J'ai sans cesse tremblé jusqu'à cet instant même.
Laisse-moi te conter ce que j'ai entendu
Au début du spectacle. Oh, mon Dieu, j'ai bien cru
435 Qu'on allait, sur le champ, interrompre le drame
À cause de ces cris et de tout ce vacarme.
Lentement, du plafond, le lustre descendait,
Et dans le même temps, la rampe s'allumait;
Un murmure assourdi émanait de la foule,
440 Comme sur un bateau vient s'abattre la houle.
On entendit trois coups. Le rideau se leva
Sur la chambre à coucher de Doña Josefa.
La vieille dame en noir, comme au temps d'Isabelle,
Dit son texte et, dès lors, s'engagea la querelle :

445 "Quoi, un enjambement ! L'orgie est déjà là !"
S'écria un classique. Et la rumeur s'enfla !
"Assez de négligence ! Rendez-nous Voltaire !
Envoyez-nous l'auteur, on va le faire taire !"
Le parterre en folie abdiquait tout respect,
450 Refusant que le mot "dérobé" fût jeté
En tout début de vers, avec désinvolture,
Et la cabale repartit à toute allure.
"Où est la négligence ?" se mit à crier
Un jeune romantique, issu de l'atelier
455 Du peintre Devéria. Ce courageux élève
Commentait ce rejet, sans mesure et sans trêve.
On lui cria "Silence," "À la porte," "Tais-toi".
Tout mon corps frissonnait, j'étais morte d'effroi.

Victor Hugo

Adèle, calme-toi. Nous n'avons rien à craindre.
460 Le classicisme est mort. Alors, laisse-le geindre,
Gémir encore un peu, il vit ses derniers feux.

Imprimeur

Votre mari, Madame, est un auteur heureux.

Napoléon du verbe, il a livré bataille,
Avec intelligence, évitant la mitraille
465 Et sachant imposer sa loi à l'ennemi.
Ce valeureux combat est loin d'être fini,
Mais déjà, le public, en vainqueur, nous acclame,
Et prépare un triomphe à la fin de ce drame.
Je vous l'aurai prédit !

Victor Hugo

"Vous êtes mon seigneur
470 Superbe et généreux" ! Actrice de malheur,
Cette catin de Mars est une femme rouée :
Du respect de l'auteur, elle s'est bien jouée.
Je lui revaudrai ça.

Imprimeur

Nous signons maintenant ?
L'imprimeur est heureux, l'auteur est triomphant !

(Ils signent, l'imprimeur donne les billets qu'Hugo compte en sortant)

QUATRIÈME TABLEAU

SAINTE-BEUVE
1832

Victor Hugo/Adèle/Sainte-Beuve

Adèle

475 Ton ami Sainte-Beuve passera ce soir.
Il voudrait te parler...

Victor Hugo

Pourquoi veut-il me voir ?
Hier au déjeuner, il paraissait étrange.
J'étais gai, lui soucieux. Quel singulier mélange...
Deux fois j'ai voulu lui parler, c'était un mur,
480 Un rocher de granit aussi sombre que dur !
Théophile s'en est mêlé... peine perdue.
On aurait dit, sais tu, qu'il évitait ma vue.

Adèle

Il a sans doute ses raisons...

Victor Hugo

Quelles raisons ?
Lorsque nous discutons, il te vient des façons
485 Bizarres de l'évoquer. Tu disais « Charles »,
Avant, je crois. Et maintenant, quant tu parles
De lui, tu dis "ton ami Sainte-Beuve". Voyons !
D'où vient ce ton cérémonieux ? Dans quel salon
Mondain, crois-tu te pavaner ?

Adèle

Je me pavane ?

Victor Hugo

490 Adèle, cesse de me prendre pour un âne !

Adèle

Je n'ai jamais dit ça ! Quel reproche ai-je fait ?

Victor Hugo

On ne peut plus discuter. Très bien. C'est parfait !

Adèle

Je te prends pour un âne et toi, c'est une gourde
Qui t'écoute, à t'en croire ! Je ne suis pas sourde,
495 Arrête de crier !

Victor Hugo

Moi, j'ai crié ? Ah, bon !

L'occasion, quand tu veux, sait faire le larron ! ! !

Non, je n'ai pas crié, Madame, je m'explique !

Adèle

Tu instruis un procès. L'accusation publique

Te va comme un gant. Ton rôle de procureur

500 Est taillé sur mesures. J'aurais presque peur

De me voir condamnée avant de me défendre.

Où est mon avocat ?

Victor Hugo

Quel parti dois-je prendre ?

Ta comédie est terminée ?

Adèle

Il est temps de partir,

Si, toutefois, tu veux bien me laisser sortir.

505 Je dois rendre visite aux enfants, chez leur tante.

La nuit tombe, je vais abrégé leur attente.

(Elle sort rapidement et laisse échapper
un papier de son sac. Hugo le ramasse
et le lit avec application)

Victor Hugo

"Mon Adèle, mon cœur, cette prochaine nuit,
Rendez-vous à Sèvres. Charles, qui te chérit."
Frappé dans mon orgueil et dans mon égoïsme,
510 Me voici blessé par un soudain cataclysme,
Qui me range à la horde des maris déchus,
Me compte au ridicule troupeau des cocus.
Un signe du destin, que j'ose à peine croire,
Me sacre, malgré moi, héros de cette histoire.
515 Une lettre infamante, un simple mot d'amour,
Digne d'un mélodrame, et voici qu'en un jour,
J'apprends la trahison d'Adèle, de ma femme
Et celle de mon meilleur ami ! Ô l'infâme !
L'hypocrite perfide ! Ami des temps sans pain,
520 Compagnon des jours gris, mon vénéré copain,
Tu me navres le cœur, d'un coup, sans retenue !
Mesures-tu le prix de ma déconvenue ?
En amitié dis-moi, t'ai-je jamais trompé ?
Ai-je une seule fois, louvoyé, marchandé ?
525 Selon ton souvenir, au moins donne un exemple ?
En ton nom, j'aurais chassé les marchands du temple !
Pour gagner mon pardon, crains qu'il ne soit trop tard !
Sauras-tu désormais supporter mon regard ?
Sauras-tu, pour le moins, entendre la critique
530 De tes vers d'écolier ? Ta poésie épique
Est d'une platitude à tirer des sanglots.

Il n'est pas anodin de jouer avec les mots...
C'était présomptueux de finir en diérèse,
Mais c'est vraiment piteux de clore en synérèse !
535 "Mon Adèle, mon cœur, cette prochaine nuit,
Rendez-vous à Sèvres. Charles qui te chérit".
"Nuit," "chérit" : Dieu, qu'elle est pauvre, cette rime,
Laborieuse, bien à l'image de ton crime !
Qui l'eût dit ? Qui l'eût cru ? Sainte-Beuve amoureux !
540 De la femme d'Hugo ! Hugo, le malheureux,
Hugo, mari trompé, pauvre homme ridicule,
Battu, trahi par un écrivain minuscule ! ! !

Sainte-Beuve (en coulisse)

Victor, es-tu visible ?

Victor Hugo

Ah ! Voici l'assassin !
J'attendais un ami. Je vois un spadassin...

Sainte-Beuve

545 Un spadassin, dis-tu ? Quelle subite fièvre
Agite ta prunelle et fait trembler ta lèvre ?

Victor Hugo

C'est le mal qu'on appelle fièvre du jaloux,
Dont l'origine vient des vapeurs de dégoût
Qu'on trouve, en trop grand nombre, autour de la traîtrise...

Sainte-Beuve

550 Tu me parais troublé. Juge de ma surprise...

Victor Hugo

L'art de l'hypocrisie est sans secret pour toi.

Sainte-Beuve

Pour les sous-entendus, tu es vraiment le roi.

Victor Hugo

Regarde ce billet. Tu reconnais ta prose ?
Pardon, ton distingué distique, quelque chose
555 Comme une vile invite à la compromission
D'une épouse honnête. J'attends ta réaction.

Sainte-Beuve

Tu as anticipé le but de ma visite.
Pourquoi nier les faits ? Ce serait hypocrite.
J'aime Adèle, Victor. Son malheur est le mien.
560 Et tout ce que je fais, je le fais pour son bien.
Laisse-moi terminer ! Permets-moi de le dire :

Après, si tu le veux, tu pourras me maudire.
L'essor de ta carrière se fait en dépit
Du bonheur d'Adèle...

Victor Hugo

C'est ce qu'elle t'a dit ?

Sainte-Beuve

565 L'autre soir, chez Foucher, je la vois qui réprime
Un sanglot de chagrin. "Sa réussite brime
Mon amour pour lui" osa-t-elle avouer,
Après m'être résolu à la questionner.
En ami, je voulus minimiser l'affaire :
570 " Sa gloire est aussi un peu la vôtre, j'espère !
Chacun vous associe au talent grandissant
Sur lequel j'ai écrit voici bientôt trois ans.
On vous jalouse, Adèle, en êtes-vous consciente ?
Vous gouvernez Victor. On vous juge puissante,
575 On craint votre beauté, on cite vos avis;
Les romantiques sont, pour vous, autant d'amis
Sur lesquels vous pouvez compter sans retenue.
Je vous le dis, votre tristesse est mal venue."
Elle m'a regardé, a fait deux pas vers moi,
580 M'a longuement étreint la main. J'étais pantois.
"Mon ami le plus sûr est là, qui me regarde,"
A-t-elle murmuré. "Il faut que je le garde
Aussi près que je puis. Victor voit au-dessus,

Il contemple son œuvre et ne sait déjà plus
585 Que sa femme a besoin d'être considérée,
Faute de quoi elle pourrait..."

Victor Hugo

Funeste idée !
Faute de quoi elle pourrait me laisser choir !
D'après ta plaidoirie, il reste un faible espoir
De la reconquérir...

Sainte-Beuve

Elle est déjà partie.
590 Vos routes se séparent et l'histoire est finie.

Victor Hugo

Ce chantage est odieux. On veut me voir choisir
Entre elle et mon métier. C'est bien là son désir.
L'une est indispensable et l'autre nécessaire.
Comment privilégier sa femme ou sa carrière ?
595 Ce choix est cornélien...

Sainte-Beuve

Moi, j'ai choisi pour toi.
Adèle est mon souci, je me range à sa loi.
Elle a tout mon respect. Victor, je la vénère
Et l'affirme aujourd'hui, sans craindre ta colère.

Victor Hugo

Je m'attendais si peu à cette trahison
600 Que je renonce ici à la moindre oraison.
Tous les honnêtes gens font un tout petit rêve,
Minuscule et fluet. Leur passion sera brève,
Et leur vie un fardeau, banal, sans lendemain.
Je te laisse à ton sort, toi, le pieux parrain
605 De ma seconde fille, enfin, de ma dernière...

Sainte-Beuve

Ton orgueil est atteint, si j'en crois la manière
Avec laquelle tu acceptes ton destin.

Victor Hugo

Mon orgueil est en paix ! Quitte cet air hautain...

Sainte-Beuve

Un dernier mot, Victor...

Victor Hugo

Tiens-toi hors de ma vue,
610 Désormais, c'est compris ? Cette fin malvenue
Contraint notre amitié à se mettre en congés.
Peux-tu en convenir ?

Sainte-Beuve

J'allais le proposer.

Victor Hugo

Dorénavant, Monsieur, chacun suivra sa route.
Dans vingt ans, nous nous reparlerons.

Sainte-Beuve

Ça, j'en doute !

(Victor Hugo sort, laissant Sainte-Beuve seul)

CINQUIÈME TABLEAU

JULIETTE DROUET
1833

Victor Hugo/Juliette

Victor Hugo

615 J'aime être ton captif quand je pénètre en toi,
Et que nos feulements avivent notre émoi.
Tes seins ont les saveurs du noisetier sauvage.
Ton ventre a les moiteurs d'un africain rivage
Où les palmiers ployant sous leurs fruits alanguis
620 Offrent à nos amours, le plus tendre des lits.
Ton corps enamouré, sous les frissons, palpite,
Et ton bassin superbe, en cadence, s'agite.
Dans ton regard noyé, dans le brun de tes yeux,
Je débusque à l'envi mille désirs soyeux.
625 Chaque seconde, alors nous paraît éternelle;
Un bonheur infini rayonne en ta prunelle.

Juliette

Quand mon ventre s'embrase au rythme de tes coups,
Je deviens ta captive aux rêves les plus fous.
Nos corps, d'un même envol, partent vers les étoiles,
630 Tendrement enlacés, sans pudeur et sans voiles.
J'adore cet instant où nos cœurs chavirés
S'élancent vers l'ailleurs, certains d'y retrouver
Cet ineffable élan de l'homme vers la femme,
Qui nous fait découvrir comme un supplément d'âme.
635 Mon plaisir est extrême en tes bras vigoureux.
Vais-je te l'avouer ? Mon instinct amoureux

S'est éveillé en moi, ce soir où - par mégarde ? -
Ton corps bouleversé a su baisser sa garde,
Et se mêler au mien sans crainte, sans remords,
640 Comme un prince gitan qui braverait la mort,
Comme un peintre inspiré qui couvrirait sa toile
De couleurs fabuleuses. Tu la vois, l'étoile
Du berger ? Cet astre incomparable a l'éclat
Superbe et singulier de l'amoureux combat,
645 Grâce auquel je finis par te rendre les armes,
Dans un flot de bonheur, dans un torrent de larmes.
Amoureuse de toi, je le fus à l'instant
Où tu m'as regardée en riant, tendrement.
Prise dans tes filets, fallait-il me débattre ?
650 Je n'y ai pas songé. Tu pris mon corps d'albâtre
Et mon âme en fusion s'est ouverte à ton cœur,
À ta bouche embrasée, à ton regard vainqueur.

Victor Hugo

Lorsque ta main tremblante a défait ma chemise,
Lorsque, contre ma peau, j'ai senti la surprise
655 De ta paume brûlante explorant mon bassin,
J'ai hardiment frôlé la pointe de ton sein,
Avant de m'abîmer sans frein, sans retenue,
Dans ce précipice où la peur est inconnue.

Juliette

J'en ai le souvenir. Ce délicieux moment
660 Demeure inoubliable, unique et obsédant.
Ma mémoire bondit chaque fois que j'y pense,
Et mon cœur chaviré quête sa délivrance.
Victor, mon écrivain, mon rimeur impétueux,
Puis-je être sûre au moins, que je te rende heureux ?

Victor Hugo

665 Je vais te rassurer. Faut-il que je réponde ?
Ton Victor est l'amant le plus heureux du monde !
Tu es belle, tu plais, quoi d'étrange à ceci ?
Ta jeunesse rayonne, tout te réussit.
Comment énumérer les plaisirs sans mélange
670 Auxquels tu me soumets ? Madone au regard d'ange,
Je te connais par cœur. Et mes nuits sans sommeil
S'écoulaient en suivant ta route de vermeil.
L'océan déchaîné entr'ouvre son abîme ?
Tu parais, tu apaises, tu atteins la cime
675 Conquête, d'un seul coup, dans un sublime effort,
Puis, triomphalement, tu cingles vers le port.
L'Imperator, à Rome, arborait ta prestance
Lorsque, sur le forum, l'accueillait l'assistance
En délire, d'un peuple halluciné, ravi.

680 Telle tu m'apparais, par toi je suis conquis,
Demeure pantelant, sans réaction, exsangue,
Un poussin ébloui qui s'extrait de sa gangue,
Qui brise sa coquille et qui s'éveille au jour,
Trouvant entre tes bras le plus doux des séjours.
685 L'acuité de mes mots, je la puise à ton souffle.
J'étais noyé, vaincu, je resurgis du gouffre
Et mon aile se gonfle au zéphyr de ta voix.
Je ne résiste plus au bonheur qui m'échoit.
Cet ineffable aveu que j'ose enfin te faire,
690 Je le vois dans tes yeux, aura l'heur de te plaire.
À ton joug, je me livre, à tes lois je me rends.
Le voile se déchire, il s'ouvre au firmament.
Malgré moi je m'élève et dévore l'espace.
Je me métamorphose en un songe qui passe.
695 Oh, que m'arrive-t-il ? Je me vois Loup-garou.
Je suis Pan, je suis tout. Jupiter, à genoux.
Ce vers est bienvenu, il faudra qu'il me serve
Dans l'improbable cas d'une panne de verve.

Juliette

Je ne me trompe pas : tu t'écoutes parler !
700 Mais tu le fais si bien qu'on peut te pardonner...
Je vis un rêve éveillé. Que je suis heureuse,

Chaque matin, de me découvrir amoureuse,
Un peu plus que la veille et bien moins que demain.
Comme dit la chanson. J'adore un écrivain,
705 Et je lui fais l'amour avec une allégresse
Inimaginable à mes yeux, je le confesse...
Te souviens-tu de cette nuit de février ?
Pour la première fois, nous avons perdu pied
Et quelques mois plus tard, je contemple la route
710 Parcourue en dépit des embûches, du doute.
Que ce soit au Théâtre ou au café Brébant,
La jalousie est là, perfide, répandant
Son venin maléfique, en suivant mon sillage.
On se moque de toi. Tel un coq de village
715 On te caricature et je n'échappe pas,
Chéri, de mon côté, au mépris, aux coups bas.
"Elle est avec l'auteur, pour obtenir un rôle".
C'est bête, c'est mesquin, mais ça peut être drôle.
Par exemple, au hasard : "La poule de Victor
720 N'en veut qu'à son argent, c'est la poule aux yeux d'or" !
Cette pique assassine, où le venin scintille,
Est le signe, mon cœur, d'un esprit qui pétille.

Victor Hugo

Tu me dis que c'est drôle ? C'est d'un mauvais goût...
Il faut nous préparer à recevoir les coups
725 Lâchement décochés par l'opinion publique,

La plèbe bien pensante à l'âme catholique.
On va nous lapider, sais-tu ?

Juliette

Oh, c'est certain.

Mais je résisterai. J'accepte ce destin
De compagne secrète, amoureuse et fidèle,
730 Qui saura te venger des trahisons d'Adèle.

Victor Hugo

C'est la femme que j'aime en toi. Te l'ai-je dit ?
L'actrice est respectable en scène, pas au lit.
La Drouet au théâtre. Ici c'est Juliette.

Juliette

Tu me veux naturelle ou tu me veux coquette ?

Victor Hugo

735 Je te veux naturelle, émouvante, sans fard.
Telle que tu parus, cette nuit de hasard
Où nos corps subjugués découvrirent l'étreinte
Qui les vit se confondre tous les deux, sans crainte.
Sois comme Dieu te fit, surtout ne change rien !

740 Quoi que tu fasses, Juliette, tu le fais bien...

(Ils s'embrassent)

Juliette

Tu crois que notre amour aidera ma carrière ?

Victor Hugo

La façon que tu as de baisser la paupière
En posant ta question avive mon désir.
Avec toi, c'est écrit, je m'apprête à souffrir...

745 Ton talent tranchera. La moindre complaisance
Te desservirait. Sache-le, mon indulgence
À te confier un rôle où tu puisses briller,
À mon avis, serait d'un désastreux effet.

Juliette

750 Le rôle de ma vie est celui que j'exerce
À tes côtés, Victor. Nul besoin ne me presse
D'être contrainte à en dire le dernier mot.

Victor Hugo

C'est ta sagesse qui rend notre amour si beau.

SIXIÈME TABLEAU

FONCTION DU POÈTE
1840

Victor Hugo

Victor Hugo

J'ai résolu ce soir, d'être primesautier,
De taquiner la muse en parfait cavalier.
755 Oui, je l'ai décidé, oui, j'en prends à mon aise,
Je m'enfle de plaisir et j'en deviens obèse.
Le début est plaisant, quoiqu'un peu déroutant.
Trousser des bouts-rimés est un plat ragoûtant
Qui m'excite les sens, me flatte les papilles...
760 Un peu d'opium qui me dilate les pupilles !
Cet agrément jovial qui pousse mon crayon,
Ce passe temps génial fait tomber du rayon
De ma bibliothèque un antique volume
Qui vole à mon secours quand s'arrête ma plume.
765 Recueil de rimes, ô mon viatique, gardien
Zélé des mots, par dessus tout, à toi, je tiens.
Toi, mon fanal dans les embruns, mon bréviaire
De miséricorde, mon étoile de pierre,
Quand mon esprit naufrage, tu es le canot
770 Sur lequel je me hisse et me tire hors de l'eau.
Ma pensée en errance, alors, reprend sa lutte
Avec la page blanche, et le point final chute
Sur le papier, vainqueur, Saint Georges triomphant
D'un dragon balourd aux allures d'éléphant.
775 L'inspiration, quel beau sujet, la noble image !
Si le lecteur béat contemplant son visage,
Il en aurait horreur, tant elle fait souffrir
Le poète inspiré qui ne veut pas mourir.
Car le poète écrit pour que la mort trépasse.
780 Son imagination incessamment pourchasse
Tout ce qui s'opposerait à des jours meilleurs.
Homme des utopies, avec les yeux ailleurs

En conservant les pieds ici, notre poète
Rêve tout éveillé dans une nuit complète,
785 Car il a le front éclairé. Ville et désert
Profiteront de sa clarté. Son univers
N'a aucune limite, il embrasse le monde,
Et fait d'une savane une terre féconde
Par la vertu des mots. C'est son divin pouvoir.
790 À lui seul, le poète est créateur d'espoir.
Au fond, la poésie est la brillante étoile,
Qui tisse patiemment une céleste toile,
Pour conduire vers Dieu le roi et le pasteur.
Le poète, à ce titre, est un annonciateur
795 Des temps qui vont venir, dont il a connaissance
Et dont il sait tous les méandres à l'avance.
Comme un poète-mage, ou poète-voyant,
Lorsque j'écris, j'ai l'impression d'être un savant.
La fonction du poète est civilisatrice.
800 Seule la vérité est son inspiratrice.
Telle est ma réflexion, tel est ce que je crois.
J'ai bientôt quarante ans. Enfin j'ai foi en moi.
Des enfants, une femme, autour quelques maîtresses.
Ma carrière commence à tenir ses promesses...
805 Il ne me reste plus qu'à trouver un banquier,
Car j'ai un peu d'argent à faire fructifier.

(Il se met à faire des comptes, avec un
sourire aux lèvres, qui va s'élargissant,
tandis que tombe le rideau qui
marque L'ENTRACTE)

SEPTIÈME TABLEAU

CAUTERETS
1843

Victor Hugo/Juliette

Victor Hugo (Lit le journal)

Mon enfant, mon enfant, ma source, mon archange...

Juliette

Tu pâlis, mon Victor ? D'où vient ce mal étrange ?

Ma parole, tu meurs ? Parle-moi ! S'il te plaît.

810 Est-ce l'alcool de noix qui te fait cet effet,
Je t'ai vu plus hardi à boire un tel breuvage,
Ou serait-ce déjà le pesant poids de l'âge ?

Victor Hugo

Fais silence Juliette ! On m'a broyé le cœur !!!

Lis cet entrefilet. C'est l'encre du malheur.

815 J'y découvre la mort de ma Léopoldine,
Celle de son mari, ma pitoyable ondine...
La barque a chaviré. Les jeunes mariés
Se sont noyés tous deux, dit-on, à Villequier,
Au seuil de leurs vingt ans. Je sens monter la haine
820 De la mort, du néant. Ils commençaient à peine
À tricoter leurs jours en commun, tout heureux
D'être ensemble. C'était le temps des doux aveux,
Des serment partagés, des secrets de l'alcôve,
Des plaisirs inconnus quand le ciel devient mauve,
825 Et que le soir descend sur la maison...

Juliette

Tais-toi !

Mon Victor, tu te meurtris le cœur. Et ta voix
Prend le tour inquiétant que prend la bouche d'ombre
Qui répand le malheur...

Victor Hugo

Quoi, mon ton est trop sombre ?

Ma Didine est morte. Juliette! Entends-tu ?

830 Elle a quitté ce monde, on ne la verra plus !

Juliette

Pourquoi te torturer ?

Victor Hugo

Parce que Dieu se venge !

Il maudit nos amours. Il m'a repris mon ange,

Et me fait expier ma tendresse pour toi.

Je suis un philistin qui récusait sa loi,

835 Il a su m'en punir. Ce funeste voyage

Est le chemin de croix d'un paisible ménage

Frappé par la douleur. Paisible ? Non, puni !

Un ménage puni au nom de ce qu'il vit

Depuis dix ans déjà ! Une liaison coupable,
840 Une passion secrète, un amour condamnable !

Juliette

Adèle a su te rendre cette liberté
Dont le joug pèse tant à l'homme marié !
Où est la trahison ? Où est la tromperie ?
À quoi rime, Victor, cette palinodie ?
845 Quand nous sommes partis en voyage, tous deux,
Tu en conviens, nous avions un motif sérieux.
Il nous fallait soigner ta gorge. Ta conscience
N'avait aucun tourment. Quinze jours de patience,
De calme à la montagne, au cœur de Cauterets,
850 T'ont fait le plus grand bien et t'ont remis sur pieds.

Victor Hugo

C'était le calme qui précède la tempête.
L'ouragan furieux a su ternir la fête.
Quel crime est donc le nôtre ? À qui portons-nous tort ?
Notre passion coupable méritait la mort.
855 Dans sa colère, Dieu s'est trompé de victime,
Quand il nous infligea son châtement ultime.
Je suis veuf de ma fille et je n'étais pas là
Pour la porter en terre, en pleurant son trépas.

Juliette

Nul n'est parfait , Victor, et toi pas plus qu'un autre.
860 Ta douleur est la tienne, c'est aussi la nôtre.
Léopoldine m'aimait bien. Depuis dix ans
J'avais appris à la connaître, patiemment.
Elle avait le regard...

Victor Hugo

Je suis veuf de ma fille !
Mon cœur s'est arrêté ! Juliette, sois gentille,
865 Ne comprendras-tu pas que c'est moi l'orphelin ?
Ma tête a chaviré sous le flot du chagrin.
Elle me voit là haut, me juge père indigne
Pour l'éternité. O ma Didine, fais signe,
S'il te plaît, mon enfant, un geste de la main,
870 Je t'en prie, un simple signe qui dise enfin
Que tu vas accorder le pardon à ton père.
Envers lui, mon enfant, modère ta colère.
Dans la nuée ardente, ton mari aussi
Dresse son tribunal, me juge et me maudit.
875 Charles, mon jeune ami, mon gendre aux yeux de glace,
Prends pitié du pécheur, accorde-lui ta grâce.

Juliette

Victor, on nous regarde d'un air suspicieux.
Arrête, s'il te plaît, de supplier les cieux,

On dirait un dément, prostré dans sa cellule,
880 Qui soudain, sans raison, rugit et gesticule !
Un peu de dignité...

Victor Hugo

La dignité, dis-tu ?
Comment demeurer digne quand on est vaincu,
Assommé sur le champ, précipité à terre,
Piétiné par un diable échappé de Cythère !
885 Je devrais rester digne avec le cœur béant
Qui vient d'apprendre le trépas de son enfant ?
Je hais la dignité !

Juliette

Mon chéri, je t'implore
À genoux. Je connais le mal qui te dévore :
Ce funeste regret d'avoir été absent,
890 En cet horrible jour de leur enterrement,
C'est le poids du remords. Tu veux bien qu'on le porte
Tous les deux, mon amour ?

Victor Hugo

Léopoldine est morte
Et je n'étais pas là ! Je suis un meurtrier.

Juliette

Explique-moi pourquoi tu veux te mortifier !
895 La souffrance est utile à celui qui l'éprouve
À bon droit. Or c'est loin d'être le cas, je trouve !
Le destin a frappé. Ta fille a disparu.
Imagine un instant que tu sois accouru,
Aurais-tu empêché que la barque ne sombre ?
900 Aurais-tu évité de les compter au nombre
Epouvantable des noyés par accident ?
Réfléchis bien Victor, si tu dis oui, tu mens !
Ta présence en ces lieux n'eut aucune importance.
Pourquoi te reprocher cette tragique absence.
905 Tu sais, les vivants ont finalement raison,
Car ils continuent à vivre...

Victor Hugo

Cette saison

Sera maudite pour toujours en ma mémoire.
Chaque quatre septembre, j'aurai peine à croire
Que la mort m'ait ravi, soudain, à Villequier
910 Mon enfant que j'aimais d'un amour singulier.
Je la revois, à la première des "Burgraves",
Au bras de son jeune mari. Soudain, deux braves
Spectateurs inconnus viennent à critiquer
L'auteur du drame. Ils en détestaient le sujet.
915 "Allez au cabaret", dit-elle. "Le théâtre,
Chers messieurs, a cessé d'être cet art douceâtre
Et sans saveur qu'il était avant "Hernani".

C'est justement mon père qui me l'a appris.
Mon père, cet auteur dont vous blâmez la prose.
920 Vous demeurez muets. Si je vous indispose,
Ayez le cœur de justifier votre propos...
Je vous sais gré de me laisser le dernier mot."
Elle riait encore en me contant l'histoire,
Au début de l'entracte. J'avais peine à croire
925 Qu'elle ait eu ce courage et qu'elle ait su moucher
Ces deux cerveaux bornés. À quoi bon le cacher ?
Ma fille avait grandi. Devant la jeune femme
J'ai baissé les yeux. J'ai rougi. C'est une dame
Qui me parlait...

Juliette

Et non plus une enfant, c'est vrai.
930 Victor, le soir descend, il fait un peu plus frais.
Si j'allais à l'hôtel, quérir une pelisse ?

Victor Hugo

Il est bien temps que cet horrible jour finisse !

Juliette

Je reviens à l'instant. Tu n'as besoin de rien ?

Victor Hugo

Rien. Sinon demeurer, seul, face à mon chagrin.
935 Demande donc au cafetier de quoi écrire.
Il me faut joindre Adèle et trouver à lui dire
Au fond de quel abîme...

Juliette

On peut te laisser seul,
En es-tu bien certain ?

Victor Hugo

Ce n'est pas un linceul
Mais un peu de papier qui serait nécessaire.
940 Cabaretier, apportez-moi de la lumière !
On n'y voit goutte, en ce café de Rochefort,
On s'y croirait dans l'antichambre de la mort !

Juliette

Cher monsieur, ne bougez pas. J'accours à votre aide.

(Elle sort)

Victor Hugo

L'écriture sera mon souverain remède.

945 Mettre sur le papier ce que j'ai dans le cœur
Et dans l'âme saura conjurer ce malheur.
Dans quel tombeau glacé, dans quel noir cimetière,
Tient-on ma douce enfant à jamais prisonnière ?

Juliette (Entrant)

Voici la lumière, une plume, du papier.

950 Prends garde, l'encre sèche au fond de l'encrier.

(Elle sort, tandis que Victor Hugo commence à écrire sa lettre à Adèle)

HUITIÈME TABLEAU

LÉONIE BIARD
1845

Victor Hugo/Juliette

Juliette

Victor, tu m'as séduite il y a plus de douze ans.
Je devins ta maîtresse avec empressement.
De te savoir à moi je n'étais pas peu fière...
Ai-je bien profité de ta propre lumière,
955 Moi, l'actrice au talent, disons, laborieux.

Victor Hugo

Pourquoi veux-tu toujours, t'abaisser à mes yeux ?
Chez toi la comédienne a dépassé l'actrice...

Juliette

Bel hommage, chéri, de la vertu au vice !
Si tu veux m'embrouiller, tu réussis très bien.
960 Où est la différence ? La femme n'est rien
D'autre pour toi qu'un beau corps, un superbe masque
Dans lequel se reflète ton désir fantasque
D'animer tes mots. La femme est une voix
Qui fait sonner tes vers au rythme de ton choix.
965 Tu m'aimes pour moi-même, ou pour la galerie ?
Est-ce pour tes plaisirs que je t'offre ma vie ?

Victor Hugo

D'ou vient cette brusque colère...

Juliette

Oh, tu le sais !

Tu ne m'es pas fidèle, Victor. Tu te tais ?

Victor Hugo

À quoi me servirait de parler de fadaise...

Juliette

970 Fadaise ? Quel prénom. Suis-je à ce point niaise
Pour avaler ton conte et le gober tout cru ?
On la nomme Fadaise, ai-je bien entendu ?

Victor Hugo

Mais de qui parles-tu avec ce ton acerbe ?

Juliette

Tu le sais mieux que moi. Ainsi, elle est superbe
975 M'a-t-on dit. Aurait-elle les cheveux roux,
Une taille de guêpe, et de divins frous-frous ?

Victor Hugo

De qui vient ce portrait ?

Juliette

De l'huissier de justice

Qui, au petit matin, a saisi ta malice

Et ta concupiscence au creux d'un ciel de lit.

980 Ne proteste pas, Victor, l'huissier m'a tout dit !

Alors, vas-tu avouer ? le nom de cette femme...

Victor Hugo

C'était un vaudeville et tu en fais un drame !

Juliette

Un drame ? Absolument. Je n'ai pas entendu

D'excuse de ta part ! Pourquoi t'ai je connu ?

985 Maudite est ma folie ! Enfin, je suis bafouée,

Mon honneur est flétri, je suis cocufiée !

Victor Hugo

Juliette, tu t'égares. Allons, ressaisis-toi...

Juliette

Toute seule, Victor, je porterai ma croix !

J'ai naguère accepté de vivre dans ton ombre.

990 Notre maison de Jouy est chaque jour plus sombre,

Quand tu en es absent. De plus en plus souvent,

Tu désertes les lieux. Alors j'y vois le vent

Piquant de l'abandon s'engouffrer en tempête

Au logis silencieux. Ne fais pas cette tête.

995 Ton infidélité n'est pas nouvelle, hélas.

Ne pouvant pas toujours te suivre pas à pas,

J'ai appris à souffrir avec ma solitude,
Acceptant, sans broncher, ta cruelle attitude.
Elle vient de trop loin, ta soif de conquérir...
1000 Je me suis résolue à devoir la subir,
Mais cette péronnelle a dépassé les bornes !
Est-ce à moi, maintenant, de supporter les cornes ?
Ton silence me tue. Un aveu, s'il te plaît...
Confesse ta faiblesse, tu la reconnais
1005 Ta stupide inconduite, Victor ? Ta nature...
Je l'accepte, à regrets, au nom de l'aventure
Qui, depuis bien des ans, gouverne nos destins,
Mêlant dans le secret nos rires, nos chagrins.

Victor Hugo

Ma parole, Juliette, je te vois jalouse,
1010 Et tenant des propos de légitime épouse ?
Je reste confondu par ta sincérité...
Serais-tu prête à écouter la vérité ?
Elle est jeune, fort belle, enfin c'est une dame,
Je veux dire par là, sans que ce soit un drame,
1015 Qu'elle tient son ménage fort bourgeoisement...
Oui, elle est mariée, oui, je suis son amant !

Juliette

Ta cruauté cynique, Victor, m'exaspère !
Plus un mot, entends-tu ? Redoute ma colère ! ! !
(Elle sort, furieuse)

Victor Hugo

Tu sors à l'instant où j'allais dire son nom.
1020 Tans pis pour toi. Je commence par le prénom :
Léonie : un début de poème onirique.
Biard : un coup de cravache qui claque au cirque... !
La douceur, la rudesse, pôles inversés
D'un aimant sûr de lui qui sut me subjuguier.
1025 On t'a mise au cachot, ma douce Léonie,
Pour te faire expier ta tendre félonie.
(comme en état second, il lui parle)
Quelle preuve d'amour t'aurais-je pu donner ?
Moi qui suis pair de France, écrivain renommé
Depuis près de vingt ans, reconnu et célèbre,
1030 Dont on sait le talent de la prose funèbre,
Ou du vers héroïque, ou du récit vengeur,
Comment pourrais-je mieux bouleverser ton cœur
Et tressaillir ta chair ? Revois notre aventure.
Resonge, s'il te plaît à la robe de bure
1035 Qui voilait tes appâts, lorsque l'homme de loi
Brisa l'huis du logis qui nous servait de toit,
Fortin de nos amours, nid de notre tendresse...
Liaison fort inconvenante, je le confesse.
Mais enfin, la raison aurait le dernier mot ?
1040 La prudence est avant tout l'intérêt du sot !
Je te vois surprise, mon elfe, au regard d'ange.
Tu demeures sans voix, mon propos est étrange ?
Combien de temps mis-tu à me choir dans les bras ?
Qu'elle fut ma patience à murmurer tout bas,
1045 Parmi tes cheveux fous, tout près de ton oreille,
Une histoire plaisante, une histoire pareille
Aux mille et une nuits, qui te faisait rêver.

Je renaissais poète à te la raconter.
J'ai inventé, sais-tu, des contes pour toi seule,
1050 OÙ l'éléphant barrit lorsque le tigre feule.
Mes vers les plus vivants furent écrits pour toi.
Ta pensée, c'est mon souffle, et ton cœur, c'est ma voix.
Ma déesse mutine, mon inspiratrice,
De mes jours enfiévrés, tu es l'impératrice,
1055 Depuis la nuit superbe où nos corps ont compris
Qu'il leur fallait s'unir, tout comme nos esprits.
"Va, je ne te hais point", faisait dire Corneille
À Chimène, amoureuse du Cid. Et pareille
À cette réplique, je puis le murmurer :
1060 Pourquoi vivre ici-bas, si ce n'est pour t'aimer.

Juliette (Entrant)

J'aimerais rester seule, Victor. Ta présence
En ces lieux m'insupporte. Si jamais j'avance
Vers toi, j'en suis sûre, je ne réponds de rien.
Quelques pas, au jardin, m'ont fait le plus grand bien,
1065 Mais c'est insuffisant...

Victor Hugo

S'il te plaît, reste calme.
Il faut raison garder...

Juliette

Tu me transperces l'âme
Et je dois me calmer ! ! ! Tu n'as aucun respect
Pour la femme qui t'aime et que tu fais pleurer.

Victor Hugo

Un bref moment d'égarement, une passade,
1070 Cela vaut-il, dis moi, ce visage maussade,
Ces airs, ces hurlements, ce regard exalté ?

Juliette

On dirait que c'est toi qui as été trompé !
Plus un mot ! Tu te tais ! ! !

Victor Hugo

Laissons passer l'orage...
(Il sort)

Juliette

Va-t'en ! Tu n'es qu'un mufle, un satyre, un sauvage !
1075 Un mufle que j'adore, un satyre chéri,
Un sauvage touchant dont mon cœur est épris...
Je sais que tu possèdes l'âme d'Alexandre.
Sa soif de conquérir tout ce qui est à prendre
Est chevillée en toi. Comment y résister ?
1080 Depuis plus de douze ans, j'ai su te regarder :
Tu as d'affreux défauts, mais ton âme est si pure,
Si profonde, si noble. Une simple aventure
Ne saurait nullement me détacher de toi.
Soit ! J'ai été trompée une nouvelle fois...
1085 Je veux bien l'oublier, en redevenant même
Celle qui, à ton retour, te dira "je t'aime".

NEUVIÈME TABLEAU

AU PARLEMENT
1851

Victor Hugo/Sainte-Beuve

Victor Hugo

Vous avez de la gloire ? Allons donc, montrez-là !
J'en serais étonné. Votre gloire c'est ça !
Toutes nos libertés garrottées en un piège
1090 Honteux, le suffrage universel, on l'allège
De tout son sens. Pire, on rétablit l'impôt
Improportionnel au peuple. Quant au dévot,
Il triomphe en chantant "Te Deum" à l'église
Notre-Dame. La République, on la méprise,
1095 On la viole, on la mutile très allègrement.
Et vous parlez de gloire ? Allons ! Ce qu'on entend
À la Kasba de Bône, au bagne de Belle-Isle,
Ce sont les hurlements des proscrits qu'on exile,
Des hommes qu'on torture au nom du Tout Puissant,
1100 Des femmes qu'on punit tout en les bénissant.
Dans les départements, pas assez de justice
Et dans le même temps, beaucoup trop de police,
Car c'est l'état de siège à Paris et à Lyon !
La misère est en bas, en haut, la compression,
1105 Le mépris, l'arbitraire, au sommet, l'anarchie !
Voilà le portrait de votre gloire avachie !
Raisonnons, s'il vous plaît. Par quel sous-entendu
La République a-t-elle l'Empire pour but ?

Expliquez-nous un peu, si cela est possible,
 1115 Pourquoi, dorénavant, le peuple est votre cible,
 Alors que le pouvoir vous est confié par lui !
 Ce forfait monstrueux, le lui avez-vous dit ?
 Le courage des couards, vous l'avez eu naguère :
 La paix pour les voisins, à l'intérieur, la guerre :
 1120 Les soldats défendraient veuves et orphelins ?
 Vous vous leurrez, ce sont de simples miliciens,
 Des loups pour leurs concitoyens, à votre botte !
 Doucement, Louis Napoléon fait sa pelote.
 De la banque à l'alcôve, il impose sa loi,
 1125 À coup de régiments d'hommes de peu de foi.
 L'Etat est policier ! C'est le dix-huit Brumaire !
 La peur règne au palais, comme dans la chaumière !
 La délation triomphe ! On voit le déshonneur
 Se répandre en tous lieux. Cela me broie le cœur.
 1130 Quand la braise s'éteint, vous remuez la cendre.
 La gloire est tout en haut. Cessez donc de descendre !
 De vos petites mains, le sceptre des Titans
 Vous échappe, comme le glaive des géants
 Que Bonaparte, un jour, reçut de Charlemagne.
 1135 Votre gloire s'arrête au flanc de la montagne,
 Au flanc, pas au sommet ! N'est pas héros qui veut,
 Messieurs les députés, et c'est encore heureux !
 Arrêtez, s'il vous plaît, de nous parler d'Empire.
 La République a-t-elle un masque de vampire,

1140 Pour la vendre à l'encan et la destituer
À l'instant ? Quelle honte, quelle fatuité !
Quelle machination, quel complot manifeste.
Je dénonce hautement cette intrigue funeste.
Du peuple souverain, j'ai reçu mon mandat,
1145 Jusqu'au bout, sachez- le, je serai son soldat.
Monsieur le président, mon discours se termine.
Le coup d'Etat, qui nous menace et nous domine,
M'apparaît inexorable, m'entendez-vous ?
Pour être prévenus, en serez-vous moins fous ?

Sainte-Beuve

1150 Sublime intervention. Réflexion exemplaire !
Monsieur le Député, tu as le don de plaire,
Et surtout de convaincre. Ont-ils bien réfléchi
À la prolongation des pouvoirs ? Ces maudits
Culs bénis ont fort peu de mémoire,
1155 En ne tirant jamais les leçons de l'Histoire.
Je tremblais d'émotion, tant j'étais fier de toi,
De ton discours, un authentique acte de foi
Républicain. Où va le consulat à vie ?
À l'Empire ! La République est abolie,
1160 Inévitablement.

Victor Hugo

C'était là mon propos,
Après ce long discours, j'ai besoin de repos.

Sainte-Beuve

Un dernier mot, pourtant. À l'instar de Cassandre,
Tu pressens avant tous et le drame et la cendre :
Napoléon boute le feu au Parlement.
1165 Tu le vois, tu le dis, tu le cries hautement :
Tes valeureux collègues font la sourde oreille.
Ils se réveilleront quand la trace vermeille
Du peuple qu'on égorge inondera Paris.

Victor Hugo

Dans six mois, tout au plus, je t'en prends le pari,
1170 L'Auguste Badinguet, que j'appelle Augustule,
Expérimentera sa sinistre férule.
En quarante-huit, c'est exact, j'ai soutenu
Sa candidature. Aujourd'hui un parvenu,
Un cynique imposteur veut imposer l'Empire !
1175 C'est un rêve éveillé ! On nage en plein délire.

Sainte-Beuve

Es-tu bien impartial dans ton raisonnement ?
Car le pouvoir est aux mains du gouvernement.

Victor Hugo

Le gouvernement ? Vendu au Parti de l'Ordre !
Des roquets qu'on excite à japper et à mordre !
1175 C'est Rome qui commande, et non le Parlement !

L'Archevêque Cibour a pris le mors aux dents.
Il court les cabinets, hante les ministères,
Administrant partout ses cléricaux clystères.
La soutane s'impose, et même le surplis
1180 Vient supplanter l'écharpe à nos yeux ébahis.

Sainte-Beuve

Te voici devenu réel homme de gauche.
Ton anticléricalisme résolu fauche
Pêle-mêle, à son gré, le prêtre, le soldat.
Je t'ai connu prudent, tu deviens apostat.

Victor Hugo

1185 J'étais un intrigant, je redeviens honnête.
La souplesse d'esprit, que souvent on me prête,
Je la renie. Oh, je fus un vrai courtisan.
On m'a connu fielleux, perfide, médisant,
J'avais vingt ans, j'étais alors légitimiste.
1190 Depuis, j'ai rajeuni. Me voilà socialiste.
Barbès est mon ami. Mon logis est le sien,
Son esprit utopiste est devenu le mien.
Au plus profond de moi, je suis un humaniste
Qui crois au genre humain. Je me sens communiste
1195 Face à la pauvreté...

Sainte-Beuve

Du haut de ton argent,
Dis-moi, comment peux-tu juger du sort des gens ?
Écrivain, député, tu es célèbre et riche...

Victor Hugo

Oserais-tu prétendre, Charles, que je triche ?
Je tiens mes frères, mes semblables, en horreur.
1200 Leur tranquille opulence, sais-tu, me fait peur.
Ils ont mais ne sont rien. Vois-tu la différence ?
L'intelligence n'est pas le fruit de l'aisance.
Tout ce que j'ai acquis me vient de mon travail.
Suis-je donc né coiffé ? Suis-je issu du sérail ?
1205 Tu sais trop bien que non ! Pour nourrir ma famille
Je n'ai que mon cerveau inventif, qui fourmille
Et regorge d'histoires, de situations,
Dont les récits ont conforté mes ambitions.
Je suis un fils du peuple, dont la réussite
1210 Est due à son labeur. C'est là mon vrai mérite.

Sainte-Beuve

Lorsque l'Académie a daigné t'honorer
C'est ce mérite là qu'elle a voulu saluer ?

Victor Hugo

J'ose le croire, mais, sans être un hypocrite,
Admets qu'avant que la coupole ne m'abrite,
1215 Il m'a fallu ronger mon frein, faire ma cour
Auprès des immortels. La patience, toujours,
A raison des médiocres...

Sainte-Beuve

La littérature

Est fille turbulente de notre culture....

L'Académie a su te faire patienter

1220 Le temps que tu obtiennes la moralité

Nécessaire à ses yeux, pour paraître au cénacle

Des auteurs consacrés. N'y vois pas de miracle,

Cette façon d'agir est une tradition

Immuable, aussi vieille que l'Institution.

Victor Hugo

1225 Je reconnais bien là le regard du critique,

Dont l'esprit en éveil débusque la logique

Des comportements.

Sainte-Beuve

À défaut de créer,

Le critique commente, sait analyser.

Victor Hugo

C'est frustrant d'observer les créations d'un autre... ?

Sainte-Beuve

1230 Si l'autre a un talent qui surpasse le vôtre,
Disons que c'est enrichissant...

Victor Hugo

Ne change pas !
J'ai soif. La buvette nous tend les bras....

(Ils sortent)

DIXIÈME TABLEAU

JERSEY 1852

Victor Hugo/Juliette

Victor Hugo

Ai-je eu tort ou raison d'avoir choisi l'exil ?
Et pour combien de temps ? Combien durera-t-il,
1235 Cet empire indigent, royaume d'opérette
Où le bouffon est roi, et la reine, grisette ?
Ma famille a voulu m'accompagner ici :
Ma femme, mes enfants, ma Juliette aussi.
Je vis plus chastement. On m'en fait le reproche.
1240 Cependant il suffit qu'une femme m'approche
Pour que je sente en moi la braise s'aviver.
Même un volcan éteint peut un jour s'allumer...
Sans cesse inassouvi, ce besoin de conquête
Me submerge soudain et m'envahit la tête.
1245 J'adore ces assauts de plaisir prometteurs,
Qui font monter au front de subtiles rougeurs !
L'actrice à ses débuts, comme la courtisane,
La femme mariée ou la fière gitane
Ont la même vertu d'éveiller mon esprit,
1250 De provoquer mes sens. Tout mon être est épris,
Sur-le-champ, d'un seul coup, sans limite.
Qu'il est doux de céder au désir qui m'habite.
C'est un enchantement. Je n'y résiste pas.
La honte, la pudeur, ni même le trépas
1255 Ne saurait entraver la marche vers l'abîme
Où je vais accomplir un délicieux crime :

Subjuguer la conscience, et forcer l'intérêt
D'une femme inconnue. Ah, le plaisant forfait !
Ah, le péché mortel, condamné par l'Eglise !
1260 Ma bonne foi ici ne peut être surprise :
C'était en trente-six. Je crois, le cinq juillet.
Par une courte lettre, Adèle m'a délié
Du fer matrimonial, en levant la promesse
Rituelle qu'on fait au milieu de la messe.
1265 "Jamais, dit elle, je n'abuserai du droit
Que notre mariage me donne sur toi.
Pour être heureux, Victor, tu peux tout faire au monde.
Je n'interromprai pas ton amoureuse ronde.
Redeviens, à ton gré, libre comme un garçon;
1270 Désormais tu disposes de ma permission.
Et dans le même temps, crois en mon éternelle
Tendresse envers toi". Ainsi concluait-elle.
C'était signé "Date Lilia". Comme le nom
D'un de mes poèmes. Quelle habile façon
1275 De me tendre un miroir, afin que s'y reflète
Ma mauvaise conscience à l'égard de Juliette,
Et de notre passion déraisonnable en tout.
Est-elle absente un jour ? Je la cherche partout.
Au détour d'une rue, au sortir d'une place,

1280 Je crois apercevoir sa silhouette fugace,
Sa démarche dansante, empruntée au félin,
Qui la fait onduler sous sa robe de lin.
Si je ferme les yeux, m'apparaît son sourire
Pour qui Napoléon eût cédé son Empire.
1285 Un sourire d'enfant espiègle et malicieux,
Sachant nous faire croire aux anges des cieux.
Tu me manques, mon cœur, comme manque un navire
Après une tempête...

Juliette

Arrête ce délire !
Mon Victor, mon chéri, je te manque, dis-tu ?
1290 Sur un signe de toi, j'ai bravé l'inconnu,
Adopté pour patrie une terre étrangère.
À ton premier appel, proscrite volontaire,
J'ai suivi ton exemple, accepté ton exil.
Quelle plus belle preuve d'amour te faut-il ?

Victor Hugo

1295 Mon égoïsme aigu devient impardonnable...

Juliette

J'ai écouté, dans le vestibule, ta fable
Au sujet de notre passion. C'était très beau.
Qu'as-tu fait ce matin ?

Victor Hugo

Un poème nouveau
Pour "Les Châtiments", car ce brûlot fera date !
1300 Tu sais, il est temps que la vérité éclate.
Je vais le crucifier, ce pauvre Badinguet,
Lui et toute sa clique. Je te le promets !
Que fais-tu maintenant ?

Juliette

J'écoute mon poète....

Victor Hugo

J'aimerais répéter un discours. Es- tu prête ?
1305 À cet enterrement, qui aura lieu demain,
Et dont je t'ai parlé, je crois, hier matin,
On m'a sollicité pour prendre la parole.

Juliette

Spectatrice pour toi, j'idolâtre ce rôle.
Je t'écoute Victor.

Victor Hugo

J'ai besoin d'un avis
1310 Et non d'un compliment. À tout ce que je dis,
Prête ton attention, et sois sans indulgence.

Juliette

Tu peux compter sur moi, je suis prête, commence.

Victor Hugo

La mort se hâte et Dieu nous délivre un à un.
Oui nous enterrons une femme ce matin.
1315 Cette proscrire-là, je la nomme martyre !
Louise, fière ouvrière, il me faut le redire,
Espérait qu'on sentît, à Jersey mieux qu'ailleurs,
L'air de la liberté. Je jure sur l'honneur
Qu'on ne t'oubliera pas, que ta mort n'est pas vaine.
1320 Tu n'auras pas, pour rien, survécu dans la peine
Louise Julien, car c'est ainsi qu'on t'appelait
Dans tous les faubourgs de Paris. Ta peau de lait
M'avait bouleversé. La pâleur effrayante
De ton visage blanc trahissait la mourante.
1325 Tu sortis du cachot pour tomber dans l'exil
Imposé par un fat, bourreau dans le civil.
Toussant, crachant le sang, la poitrine malade,
Tu trouvas, dans la mort, ta dernière brimade.
Badinguet ne fera pas taire le tombeau,
1330 Prisonnier de l'Histoire, à l'instar de l' étau.
Il a peut-être su museler la tribune,
La tombe parlera ! Juré ! Lorsque la lune
Est pleine, elle éclaire, elle déchire la nuit,
Projetant sa lumière éclatante, sans bruit.
1335 Telle tu deviendras ! À jamais, sois notre astre,
Illuminant le prince qui court au désastre,

Éclairant sans pitié son monceau de forfaits,
Ses trahisons, ses turpitudes, ses méfaits.
Les cercueils des proscrits sont dressés dans l'Histoire,
1340 Comme autant de témoins présents dans le prétoire,
Et qui feront, un jour, rendre gorge au tyran,
Ce triste avatar de Napoléon le Grand !
Est-ce pour Waterloo que l'Empereur expie ?
Non ! C'est pour Badinguet, ce petit prince impie !
1345 O morts qui m'entourez, que la malédiction
S'abatte sur Louis Bonaparte ! Exécration
À cet homme ! Et toi, Louise, à jamais repose
En paix dans ton linceul, à l'instar de la rose
Des sables qui dort au désert. Quant à nous,
1350 Nous les vivants, restons debout. Pas à genoux !
Si nous n'étions que dix, je serais le dixième
Attendant sans faiblir le châtement suprême:
Le genre humain réclame nos indignations.
Maudire les tyrans, c'est bénir les Nations !

Juliette

(après un silence)

1355 Pour tout dire, Victor, ton discours est sublime.
Tu n'as pas ton pareil pour dénoncer un crime !
La puissance de tes mots me laisse sans voix...

Tu peux en être heureux, j'ai frissonné trois fois.
Quel succès tu auras, demain au cimetière.
1360 Ta parole inspirée aura, d'une prière
Qui réclame justice, les plus beau attraits.
Je suis très fière de mon amant.

Victor Hugo

Tu me plais
Davantage qu'à Paris. Ton rôle d'amante
Vient de s'enrichir de celui de confidente.
1365 Dis-moi Juliette, as-tu trouvé à te loger ?
C'est difficile, en ce moment, de t'héberger.
Cette maison, qu'on nomme Marine-Terrace,
Est un peu exiguë. Elle manque de place...

Juliette

À deux pas de chez toi, j'ai découvert mon nid,
1370 N'aie aucune inquiétude. C'est un peu petit,
Mais c'est charmant, coquet, c'est anglais, pour tout dire !
La lumière est toujours suffisante pour lire,
Les carreaux ouvragés donnent sur le jardin...

Victor Hugo

Très bien. Je t'y retrouverai demain matin.

1375 L'adresse ?

Juliette

Tout en haut, impasse de l'Aiguière.

Victor Hugo

Je viendrai t'y chérir, avant le cimetière.

(Ils sortent)

ONZIÈME TABLEAU

GUERNESEY
1856

Victor Hugo/Adèle

Adèle

Les enfants sont absents. On peut donc en parler.
Combien de temps, Victor, vas-tu les supporter ?

Victor Hugo

Je vais supporter quoi ? Leur superbe dandysme ?
1380 Tous deux sont enfermés dans un cruel mutisme.
Ils ne me parlent pas. Ou si peu. Ou si mal.
"Le port de Guernesey a changé de fanal !
Peut-on pêcher encore en parcourant la grève ?
Adèle et son piano... implorons une trêve !
1385 Certes, d'esprit fiévreux, Adèle est notre sœur,
Nous nous accommodons de sa curieuse humeur,
Mais nos tympanes sont las, terrassés par ses gammes,
Ses trilles romantiques, ses soupirs, ses larmes".
Bref, tous nos entretiens n'ont pas d'autre sujet
1390 Que l'argent, ou leur sœur. Ils regrettent Jersey.

Adèle

Ils regrettent Jersey ? Mais que devrais-tu dire !
C'est bien toi le proscrit, pourchassé par l'Empire,
Le père de famille exilé ! Qu'on bannit,
Qu'on prive de ses droits, sans biens et sans amis...

Victor Hugo

1395 Sans amis ? Moins d'amis, mais plus sûrs, plus fidèles,
Et qui, pour nos enfants, serviront de modèles.

Adèle

Charles a juste trente ans. François-Victor, vingt-huit.
Au même âge, pour toi, qu'avait fait Louis dix-huit ?
Il t'avait pensionné ! Un bel exemple à suivre
1400 Pour tes deux grands garçons ! À eux deux, pas un livre !
Depuis "l'Ode sur la mort du Duc de Berry"
Jusqu'à la fameuse bataille d'"Hernani,"
Par tes vers généreux autant que par tes drames,
Entre vingt et trente ans, tu avais fait tes armes.

Victor Hugo

1405 Les temps sont différents, Adèle, conviens-en !
Leur père a réussi. C'est dur pour les enfants
D'en supporter le poids, bref de me reconnaître
Comme leur géniteur et non comme leur maître.
J'avais écrit "les Odes", "Cromwell", "Burg Jargal",
1410 Eux firent le projet de créer un journal.

J'aidai cette ambition, qui les mit en cellule
Pour avoir combattu l'échafaud ! Ridicule !!!
Puis, en cinquante et un, à nouveau la prison :
Ils ont osé s'attaquer à la proscription !
1415 Dans cette épreuve, ils ont affiché un courage
Qu'on trouve rarement chez des gens de leur âge.

Adèle

Leur journal n'était qu'un fort coûteux passe-temps.
Aurait-il survécu sans ton financement ?

Victor Hugo

Mon aide fut discrète, mais insuffisante...
1420 La presse, sans argent, est très vite mourante !
Charles est mon grand souci. Dire que j'ai failli,
Voici près de huit ans, par un hasard inouï,
Lui trouver un emploi. L'appui de Lamartine
Lui était tout acquis ; cette chance divine
1425 A tourné court. Il pouvait être ambassadeur...

Adèle

"Aspirant diplomate"...

Victor Hugo

Avec un peu de cœur

Et d'intuition, il aurait pu faire carrière !
Bastide a fermé la porte du ministère
Au rejeton d'Hugo, député trop remuant.
1430 Charles prend du plaisir à écrire, pourtant.
Je l'encourage à suivre cette voie étroite,
Pénible, tortueuse, en tout cas jamais droite.
Mais donner des conseils à un jeune écrivain
Est délicat, parfois facile et souvent vain.
1435 Son début de roman est riche de promesses.
"Cela commence bien, mon Charles, tu progresses"
Ai-je soufflé un soir. Il a levé les yeux,
M'a souri, puis m'a dit, sur un ton mystérieux:
"Oserais-je signer de mon nom, dis moi, père ?"
1440 Cela ne saurait te faire injure, j'espère".
Je n'ai pas répondu.

Adèle

Et tu as eu raison.
Laisse-le libre de son œuvre, ton garçon.
Parle-moi donc plutôt de ta fille, d'Adèle,
Son mutisme m'inquiète. Aussi muette que belle,
1445 Elle a le regard triste. Pas le moindre mot.

À croire que sa voix c'est ce maudit piano
Qui, du matin au soir, vient nous meurtrir l'oreille.
Je fais mine de rien, pourtant je la surveille
Et la vois frissonner, réprimant un sanglot...

Victor Hugo

1450 Trouve-lui un mari ! c'est tout ce qu'il lui faut !

Adèle

Victor, as-tu jamais regardé son visage ?
Il est sans expression. Trop lisse pour son âge !
Cette mélancolie où elle enfouit son cœur
Est un triste présage, on y voit du malheur...

Victor Hugo

1455 Le malheur d'une nonne en attente de noces !
Fais-lui donc prendre un bain, bien glacé, tu la brosses
Au chiendent, et n'oublie pas de la parfumer !
Elle sera, du coup, prête à se faire aimer.

Adèle

Vis-à-vis de ta fille je te trouve ignoble !
1460 Tu peux te travestir, singer le père noble,
Tu ne comprends donc pas qu'elle sombre sans frein
Dans un puits ténébreux où rôde le chagrin,
Qu'elle rêve en plein jour, qu'elle est folle d'angoisse,
Qu'elle a peur de parler...

Victor Hugo

Prêche pour ta paroisse !
1465 Brisons-là, tu m'entends ? Ma fille est un esprit
Particulier, qui prend son temps, qui réfléchit.

Adèle

Reconnais l'évidence! Elle est mélancolique.
Elle éclate de rire et devient colérique
Une seconde après. Tu trouves ça normal,
1470 Ce brusque accès d'humeur, un caprice banal ?
Son regard est étrange et seule la musique
Parvient à la calmer. Ta fille est hystérique,
Victor. Il est temps de la faire examiner.

De passage en Belgique, j'irai consulter
1475 Un éminent docteur à l'hôpital de Liège,
Qu'on m'a recommandé, l'autre soir, chez Depège.

Victor Hugo

Depège est sans conteste un vrai républicain
Mais son conseil, vois-tu, n'est pas toujours divin,
Surtout quand il se range aux avis de sa femme,
1480 Cette ânesse en jupons, dont l'œil de jais s'enflamme
Au plus simple prétexte, à la moindre occasion.
Elle est une hystérique, elle en a bien le ton,
La pose, la manière. Notre pauvre Adèle
Est loin de ressembler à cette péronnelle.

Adèle

1485 Cette chère Simone en a pour son argent !
Pourquoi es-tu vindicatif avec les gens ?

Victor Hugo

Je suis vindicatif quand il me plaît de l'être.
Ça, tu ne l'avais jamais remarqué, peut-être ?

Adèle

Brisons-là, mon ami. Quant à François-Victor,
1490 Le dernier du trio, c'est un bel esprit fort...

Victor Hugo

Comme un poulain rétif qui tire sur sa longe,
Il irait aux Enfers pour la voir qui s'allonge.
Cependant, c'est le seul à vivre un vrai projet,
Dont il jeta les bases, je crois, à Jersey.
1495 Il s'est mis dans l'esprit d'arriver à traduire,
À sa façon, toute l'œuvre de Shakespeare !
La superbe ambition ! Il en a pour vingt ans,
Si Dieu, dans sa bonté, lui en laisse le temps !

Adèle

Voyons, c'est un tout jeune homme...

Victor Hugo

et Léopoldine !

1500 Avait-elle l'allure d'une gourgandine,
Pour en faire une morte à l'aube de ses jours,

Au seuil de ses vingt ans ? Je la revois toujours,
En robe d'organdis, un cadeau de sa tante,
Entrer dans mon bureau, en riant, si vivante,
1505 Se saisir d'un papier, de sa petite main,
Et dire, avec sérieux, "Papa est écrivain !"

Adèle

Pourquoi se torturer, Victor ? Ta fille est morte,
Et nous n'y pouvons rien. Dis-moi, veux-tu qu'on sorte ?
Voir du monde et parler, c'est l'unique façon...

Victor Hugo

1510 De s'étourdir. Je sais. Fréquenter un salon,
Littéraire ou mondain, te manque et j'en suis cause.
Mon combat se réduit à une seule chose :
Demeurer indigné ! Écrire en dénonçant !
J'y consacre ma force et mon cœur. C'est usant.

Adèle

1515 Je sais que ta raison de vivre est l'écriture !
"Une force qui va ", telle est bien ta nature !

DOUZIÈME TABLEAU

FIN D'ÉXIL
1870

Victor Hugo

Mon cher Hetzel, demain, je serai à Paris.

Hetzel

Sincèrement, Victor, vous m'en voyez ravi !

Transmettez mon salut à l'ami Jules Verne.

1520 Vous le verrez, je crois.

Victor Hugo

J'ai là, dans ma giberne,

Des monceaux de saluts pour les républicains.

Le revers de Sedan a chassé les coquins

Comme autant de moineaux dispersés par la grêle !

Badinguet en exil ! qui l'eût cru ? Il est frêle,

1525 Le pouvoir, quand il est mal acquis ! N'est-ce pas ?

Hetzel

Cette fragilité, je ne me trompe pas,

Dura près de vingt ans. Elle eut les reins solides !

Pour déguerpir, les rats ne sont jamais rapides.

Victor Hugo

Dans un mois, le public lira "Les Châtiments,"
1530 Dans leur totalité, enfin, ouvertement,
Grâce à vous, cher Hetzel ! Si pour "Les Misérables",
Vous aviez accepté...

Hetzel

Allez à tous les diables !
Cette histoire a dix ans ! C'est l'imprimeur Lacroix,
Pour trois cent mille francs, qui l'emporta, je crois !
1535 Ce fut pour moi un drame, oublions cette affaire.
J'agisrais autrement si c'était à refaire.

Victor Hugo

Ce gigantesque ouvrage m'occupa quinze ans !
Je l'ai fini à Waterloo, à Mont Saint-Jean.
Jean Valjean, j'en suis sûr, va devenir un mythe.
1540 L'exemple du héros, que le remords habite,
Et dont la vie entière est consacrée au bien,
Servira de modèle à tout le genre humain.

Hetzel

Votre œuvre, cher Victor, devient universelle.
On la traduit partout. Votre prose étincelle
1545 Ainsi que rayonnait celle de Beaumarchais.
Le "Siècle des Lumières", comme on le nommait,
Aura connu Voltaire et l'Encyclopédie,
Si chère à Diderot. On dit qu'on l'étudie
À l'Université. C'est Jules Michelet
1550 Qui m'en a informé. Quel penseur inspiré...

Victor Hugo

L'Humanité enfin réclame qu'on l'éclaire...
J'ai appris, l'an passé, la mort de Baudelaire,
Il travaillait pour vous...

Hetzel

Quel malheureux destin.
Son procès fut, pour lui, un éternel chagrin.
1555 Il n'accepta jamais de subir la censure.
Cet arrêt lui causa une atroce brûlure.
Le jugement, qui condamna "Les Fleurs du Mal,"
Ne voyait dans ses vers qu'un satanique bal,
Où la fornication le dispute au vulgaire.
1560 Le procureur dévot se révéla sicaire,
Et obtint sans férir une condamnation
Qui plongea notre auteur dans la stupéfaction.
Baudelaire a souffert. J'ai revu sa maîtresse,
Infirme et sans le sou. La pauvre mulâtresse,
1565 Pour qui Charles écrivit " Les Bijoux," a vécu
La même déchéance, mais lui en mourut.

Victor Hugo

On disait ce poète, je crois, symboliste.
Adèle avait de l'affection pour cet artiste
Au cerveau surchauffé par l'absinthe et l'opium.
1570 Ce dandy vivait dans un savant décorum,
Quai Voltaire, dit-on. De ce cher Sainte-Beuve,
Il avait fait l'éloge. Adèle y vit la preuve
De son grand talent, le reçut comme un roi,
Quand il vint en Belgique. Il partagea son toit,
1575 Sans doute son alcôve. Elle était si charmante,
Avec tous ces poètes à l'âme pénétrante...

Hetzel

Victor, vous blasphémez, laissez Adèle en paix.
Elle sut, en son temps, pardonner vos excès.
Respectez sa mémoire et suivez son exemple...
1580 Votre pardon, mon cher, n'en sera que plus ample.
Vous êtes magnanime, quand vous le voulez.
Vous êtes sans pitié, quand vous vous emportez.

Victor Hugo

Ce pauvre Sainte-Beuve eut un certain mérite,
Pourtant, que voulez-vous, son souvenir m'irrite.

Hetzel

1585 Vous n'avez pas changé! Toujours ce cœur si prompt
À vider sa colère et à hausser le ton.

Victor Hugo

Je rajeunis Hetzel, en doutez-vous encore ?
Ma sémillante fougue sort par chaque pore ?
Vous la voyez jaillir ?

Hetzel

Votre sens de l'humour
1590 Est toujours aussi vif.

Victor Hugo

Et mon goût pour l'amour
Tout aussi en éveil. Ma dernière aventure,
À Hauteville House, eut lieu dans la nature,
Au creux de ce bosquet, sur le banc du jardin.
Ma complice avait pour nom... Aurore Dupin.

Hetzel

1595 Quoi ? Vous et George Sand...

Victor Hugo

Juste une homonymie !

Hetzel

Cher Victor, votre truculente bonhomie
Me surprend sans arrêt et me laisse pantois.
Serez vous raisonnable un seul jour, une fois ?

Victor Hugo

Si vous interrogez le grand-père de Jeanne
1600 Et de Georges, il vous menacerait de sa canne.
Mais, si vous questionnez votre vieil écrivain,
Il vous répondrait que votre propos est vain.
Nous n'avons, voyez-vous, qu'une seule existence;
Passons-là, simplement à faire ce qu'on pense.
1605 Vivre selon mon cœur, occulte le vieillard
Que je suis devenu.

Hetzel

Vous êtes bien gaillard
Pour vous croire un ancêtre. jamais, votre image
Est un sûr bouclier des ravages de l'âge.
Mais dites-moi, Victor, quand Napoléon III
1610 Proposa l'amnistie, vous demeurâtes coi ?

Victor Hugo

J'étais là, en effet, et je l'ai refusée.
La liberté, mon cher, n'est jamais mendrée.
On l'arrache plutôt, ou mieux, on la conquiert !
J'en parlerai d'ailleurs, sans doute, à Monsieur Thiers.

Hetzel

1615 Vous ne changerez pas. Toujours irréductible.
Mes amis, à Paris, vous disent irascible.

Victor Hugo

"S'ils ne sont plus que mille, eh bien j'en suis, si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor' Sylla
S'il en demeure dix, je serai le dixième,
1620 Et s'il n'en reste qu'un...

Hetzel

Je serai celui-là".

Victor Hugo

Quand j'ai écrit ces vers, il y a près de vingt ans,
L'exil, à mes yeux, ne durerait pas longtemps.
À cette époque, oui, j'étais très irascible.
Un rien me révoltait. À tout passer au crible
1625 De son jugement, on perd le sens commun,
Et l'adulte accompli redevient un gamin.

Hetzel

Sous les traits du grand-père on devine Gavroche,
Si je vous comprends bien....

Victor Hugo

Oui. Je me sens très proche
De ce même perdu, mal dégrossi, touchant
1630 Dans ses nombreux excès comme dans ses élans.
Etre libre, pour lui, c'était livrer bataille
Du matin jusqu'au soir, toujours, vaille que vaille.
Survivre au jour le jour, en aidant son prochain,
Quelle noble attitude pour un être humain.

Hetzel

1635 Etes-vous libéral ou révolutionnaire ?

Victor Hugo

Je suis républicain, Hetzel, mais non sectaire.
Pour être plus précis, je suis un radical,
Devenu, peu à peu, très anticlérical.
Cela vous suffit-il ?

Hetzel

J'aime votre faconde.
1640 Elle m'a consolé des errements du monde
Plus souvent qu'à son tour.

Victor Hugo

Vous faites un métier
Difficile et indispensable. L'amitié
Que je vous porte, mon cher Hetzel, n'est pas vaine.
Vous eûtes du succès, mais souvent de la peine
1645 Avec vos écrivains ; et vos publications
Auront contribué à l'essor des nations.
Vos livres font beaucoup pour l'instruction publique.
Je vous qualifierais " d'imprimeur Romantique"
Si j'en avais le droit...

Hetzel

Ce droit vous appartient.
1650 En France, on vous respecte, vous le savez bien.
"Les Châtiments" ont un renom considérable.

Victor Hugo

Imprimeur ou banquier, romancier ou comptable,
Chacun doit s'occuper des affaires du temps,
Y prêter attention...

Hetzel

Je crois qu'on vous attend.
1655 Aurez-vous des regrets, en partant de cette île ?

Victor Hugo

Elle a su inspirer ma cervelle fertile,
Qui en avait besoin. Cet îlot minéral
M'a enseigné un fait, à mes yeux, capital :
J'y ai trouvé l'élévation de la pensée,
1660 Qu'on obtient en ayant la conscience apaisée.

ÉPILOGUE

1885

Victor Hugo

Victor Hugo

Le docteur est parti avec la mine sombre.
La mort est aux aguets. Je sens planer son ombre
Au dessus de mes cheveux blancs. J'ai bien vécu.
Dieu a de la mémoire : à preuve le tribut
1665 Qu'il m'a fallu payer durant ma longue vie.
Je n'ai aucun regret. L'existence choisie
Par mes soins a été superbe, j'en conviens.
J'ai fait tout ce que j'ai voulu, tout, et fort bien.
Des plaisirs de la chair, j'ai épuisé les charmes.
1670 On ne m'a épargné ni l'horreur ni les larmes,
Mais toujours les honneurs ont répondu présents,
Sachant me rendre doux l'ignoble poids des ans.
Ma poitrine est en feu, sous ce mal pulmonaire
Qui ronge mes poumons. Tout cela m'exaspère.
1675 Ouvrir un livre m'est pénible. Qui l'eût dit ?
Voilà tantôt deux ans que je n'ai rien écrit.
Rien qui vaille la peine et qui soit publiable.
"L'Archipel de la Manche" eut un succès notable,
Mais depuis, le néant. Plus rien. L'inspiration
1680 M'a fui, à l'image de ma respiration
Dont le flux se tarit. Et quand le souffle manque
On est au casino. Le diable tient la banque.
Il me reste un jeton. Vais-je jouer la couleur,
Ou bien le numéro. Ne lâche pas, mon cœur !
1685 Encore un battement, encore et puis un autre,
Le Destin a le temps. On le dit bon apôtre
En regard du pécheur, lorsque l'heure a sonné

Du jugement divin. Je l'admets, j'ai fauté,
Plus souvent qu'à mon tour. Or, j'ai payé ma dette,
1690 Après chaque faux pas. Je laisse place nette.
À Dieu, qui me regarde, je dirai ceci :
"Certes, tu m'as créé, mais c'est bien mon esprit,
Qui a su concevoir un poème, une histoire.
J'ai déjà, sur la mort, affirmé ma victoire.
1695 Ma prose est éternelle. Eternels sont mes vers.
Ils vont franchir le temps aux mille actes divers,
Et sauront émouvoir les hommes et les femmes
Des siècles à venir, au tréfonds de leurs âmes.
N'ayant pas de regrets, je le dis haut et fort,
1700 Il est bien temps pour moi de parvenir au port.
Ami du genre humain et de la République,
Ma vie aura été, en bien des points, biblique".
J'ai fait un rêve étrange. Adèle m'apparut,
Puis survint Juliette. Léonie Biard fut
1705 La troisième, précédant Marie, avant Blanche.
Elles firent la ronde en se tenant la hanche,
Me tournèrent le dos. Soudain, j'ouvris les yeux,
Et le charme cessa. Mes amours sont aux cieux,
Où je vais les rejoindre. Une dernière phrase
1710 Leur ferait plaisir. Sois simple, point d'emphase,
N'hésite pas Victor, sans honte, sans rougir,
Griffonne-leur ces trois mots : "aimer, c'est agir".

(Il écrit, puis ferme les yeux, un indéfinissable sourire aux lèvres.)

FIN.